

comme celui qu'il avait récolté à la moisson dernière.

Routineau, en voyant Progrès labourer son trèfle, et mettre jusqu'à quinze voyages de fumier de mille livres à l'arpent, vint encore mettre son grain de sel et dire à son voisin :

On voit que vous avez le coffre de la bonne femme à votre disposition.

—Voisin, reprit Progrès, si vous aviez employé votre argent à améliorer vos terres plutôt qu'à en acheter de nouvelles, vous y auriez trouvé bien plus de profit :

—Mais, vous me répétez toujours la même chose. Moi, je prétends que ce ne serait pas la même chose pour mes enfants, car si j'achète des terres, ils en auront plus grand après moi.

En disant cela, Routineau sentit un fer rouge lui tourner dans le cœur, car il pensa à M. Robin, et il ajouta : j'ai du malheur, moi, depuis quelque temps, ma femme a perdu ses brebis et ses agneaux ; ses vaches sont moins bonnes qu'elles ne l'étaient. Mes prairies me donnent tous les ans un peu moins de fourrage, et mes blés moins de grains.

—Si vous voulez suivre un peu mon exemple, dit Progrès, j'espère que tout ce malheur cessera ; croyez-moi, faites du fourrage.

—C'est la mauvaise saison qui a causé notre malheur.

—Mais la mauvaise saison a été pour nous deux, malgré cela, je n'ai pas été malheureux comme vous.

—Eh ! mon Dieu ; si je m'amusa à faire ce que vous me dites, où sèmerai-je du blé ? Je n'ai pas grand de terre, moi, et je vous réponds que nous n'avons guère de blé à vendre. Puis, vous le savez, mon fils Jules me coûte les yeux de la tête, sans compter Adolphe.

—Si vous retiriez Jules du Séminaire, pour lequel il n'est guère fait, et si vous le mettiez avec Marcel dans une bonne école d'agriculture, ou une école des arts et métiers, il aurait bientôt un bon état qui lui ferait gagner de l'argent.

—Ah ! bien oui, allez donc parler de cela à Françoise, et même au garçon qui a appris le latin, et ne veut employer d'autre outil que sa plume. Ma femme mourrait de chagrin, s'il fallait qu'elle renoncât au bonheur de voir son fils dire la messe.

Après cet entretien, Routineau s'en alla la tête basse, persuadé que le malheur le poursuivait, pendant que son voisin était l'enfant gâté de la Providence.

On ne meurt qu'une fois.

Il y a remède à tout, hors à la mort.

La dure mort saisit le faible et le fort.

L'heure du berger est mauvaise.

Et qui lamanque en a malaise.

(Pour la Semaine Agricole.)

Correspondance Européenne.

Demain je serai en route vers la France et dans quelques jours j'espère visiter la Belgique. J'ai reçu ici toutes les attentions possibles et j'en attribue la cause aux sympathies qui existent entre les deux pays. Je regrette seulement que nous nous connaissions si peu ; que n'aurions-nous pas à apprendre qui nous serait utile de toutes les manières si nos rapports étaient plus intimes. Ces jours derniers, je visitais la ferme de M. J. J. Mechi, Echevin de la Cité de Londres et un de ceux à qui l'Angleterre doit le plus pour les bons exemples qu'il a donnés et ses nombreux écrits sur l'amélioration moderne de l'agriculture. Etant persuadé que la moyenne des revenus de la culture anglaise pouvait être doublée, et convaincu qu'une immense étendue de terres incultes, dans le Royaume pouvait être cultivée avec profit, il acheta une propriété à peu près de 170 acres, à 15 lieues de Londres. Le sol y était tellement pauvre que le propriétaire permettait aux individus de s'y établir sans payer de rentes. Il reste encore certaines parties des environs qui sont incultes et couvertes d'une espèce de broussailles bien connue en Angleterre sous le nom de *Heath* et tellement répandue qu'elle donne son nom aux immenses terrains qui en sont recouverts. Le sol est ordinairement mélangé de glaise rouillée très compacte qui porte l'eau comme un baquet. Sans un drainage complet et un défoncement de deux pieds ou plus de profondeur, aucune récolte profitable n'y est possible. C'était enfin une des parties les plus pauvres et les plus arides de l'Angleterre. Après 25 ans d'une culture intelligente et progressive, cette partie du pays a changé de face. Cette terre autrefois si dédaignée a produit des récoltes qui ont étonné les agronomes les plus célèbres ; et des états de compte vérifiés d'une manière incontestable ont établi que cette terre, sur laquelle des sommes fabuleuses (à nos yeux) ont été dépensées pour des essais d'amélioration qu'on ne se gênait pas de qualifier de *folies agronomiques*, a donné un revenu annuel net qui surpasse de beaucoup les meilleurs résultats obtenus par les cultivateurs les plus heureux. Vous avez sans doute hâte de connaître les principes agricoles qui ont produit ces prodiges. Les voici en quatre mots : 1^o DRAINAGE parfait ; 2^o AMEUBLISSEMENT profond ; 3^o NETTOYER, c'est-à-dire la destruction complète des mauvaises herbes et 4^o ENGRAISSER.—*Voilà tout.*

J'aurais à m'étendre davantage s'il fallait vous donner les détails de ce que Mr. Mechi a fait dans la pratique de ces quatre grands principes. Qu'il

suffise de dire que sa terre est drainée de 4 à 6 pieds de profondeur, au moyen de canaux en tuiles (d'1 et 4 pouces) et à des intervalles de 12 à 70 pieds. J'ai été étonné de l'adresse des draineurs en Angleterre. Le fond des drains à 4 pieds et plus de profondeur n'a ordinairement qu'un pouce et demi de largeur. On fait d'abord des sillons bien droits, avec une charrue à deux versoirs, dans les endroits où doivent passer les drains ; ces sillons sont nettoyés avec une pelle ordinaire. Le draineur a ordinairement deux bèches étroites dont une de trois pouces et l'autre d'un pouce et demi au petit bout. Il a de plus une houe pour nettoyer le fond du drain sans y descendre. Un crochet à long manche lui permet de placer les drains dans le fond du sillon et de les y serrer à volonté.

Ces instruments ont été minutieusement décrits (et des gravures données) à la page 165, &c., du 3^e vol. de la *Semaine*. MM. Frothingham & Workman, Rue St. Paul, Montréal, fabriquent d'excellents instruments de drainage. La seule différence, c'est que les bèches portent ordinairement au côté, et à quelques pouces au dessus du fer de la bêche, une ferrure sur laquelle on appuie le pied pour l'enfoncer en terre. Cette ferrure est nécessaire à cause du peu de largeur de la bêche. Si la terre est dure et collante, le draineur trempe sa bêche dans un seau d'eau à chaque coup de bêche. Il ouvre un fossé de dix pouces de largeur seulement au haut. Après avoir creusé une longueur de 20 à 30 pieds, il creuse de nouveau la première partie en rétrécissant toujours son fossé. Un troisième coup de bêche donne ordinairement au fossé la profondeur voulue. Un drain collecteur dont le tuyau est de 3 à 4 pouces de diamètre reçoit l'eau des petits drains dont les tuyaux n'ont qu'un pouce et demi. Afin que l'eau ne soit pas arrêtée dans son passage d'un drain à l'autre, on mène les petits drains obliquement dans le drain collecteur, (voir fig. 1.)

Les petits drains peuvent avoir une longueur de trois arpens. Ils peuvent se décharger par-dessus le drain collecteur sans que celui-ci soit brisé ou ouvert, l'eau y trouvant une entrée par les joints des tuyaux qui n'ont que 12 pouces de longueur. On recouvre les drains de quelques pouces de paille (ou joncs, broussailles, &c.,) pour empêcher la terre fraîchement remuée d'entrer dans les tuyaux par les points, puis on recouvre le drain soit au moyen du bouleverseur, soit à la charrue. Avant l'introduction du drainage souterrain en Angleterre, la récolte moyenne de blé était de six minots par acre ; aujourd'hui elle dépasse 28 minots par acre. Cette énorme différence est due d'abord au drainage puis à l'améliora-